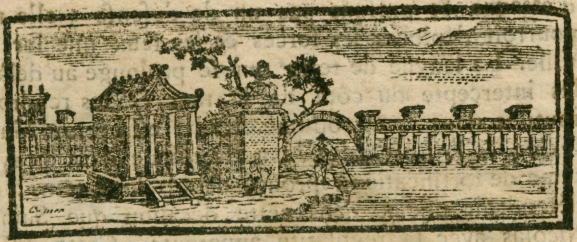

L'ORAISON FUNEBRE

DU

FORT SAINT-NICOLAS.

QUand une tradition bien constatée ne nous apprendroit pas dans quelles vues Louis XIV fit construire la Citadelle de Saint-Nicolas, son seul aspect suffiroit pour ne nous laisser aucun doute à cet égard. L'ingénieur qui en dirigea les plans, connoissoit bien les intentions secrettes du Monarque, & il en ordonna la construction de maniere à montrer avec évidence que les ennemis que ce Prince redoutoit le plus, n'étoient pas des nations étrangeres, mais ses propres sujets dès qu'ils ne vouloient pas être esclaves. La Citadelle de Saint-Nicolas n'offre dans son plan que des moyens

d'attaque & presque pas un de défense ; elle ne pourroit déployer ses forces & ses feux que sur la Ville. La langue de terre qui se prolonge au-delà, les intercepte du côté de la mer & les rendroit inutiles dans le cas où une escadre assiégeroit Marseille ; & le Fort Saint-Jean, quoique dans un systême de fortification reprouvé depuis long-tems, la défendroit mieux dans cette occasion que Saint-Nicolas avec sa régularité apparente. Cette différence vient de ce que St. Jean n'avoit pas été construit dans un tems où le despotisme eût encor appris à diriger les forces de l'Etat contre les Citoyens, & à en faire servir une partie à la destruction de l'autre. On sçait que cet art, celui que Louis XIV aima le plus, n'a cessé de s'agrandir & de se perfectionner jusqu'au moment où la nation Française indignée de l'abus que l'on faisoit de sa patience, vient enfin de montrer par une incroyable énergie qu'elle étoit l'effet de la douceur naturelle de son caractère & de l'aménité de ses mœurs, & non du tout de la pusillanimité de son ame & de la dépravation de ses sentimens.

La Citadelle de St. Nicolas porte donc la tâche originelle d'avoir été construite par un despote pour tenir des Citoyens aux fers. Premier caractère de réprobation.

La Citadelle de Saint-Nicolas peut dans tous les cas nuire à la ville de Marseille, & ne peut dans aucun lui être utile.

Je ne sais s'il y a dans la série des événemens de ce monde, une intelligence secrette qui les

distribue de maniere à amener sur les personnes & sur les choses des catastrophes, qui venge enfin l'humanité des maux qu'elle en a reçu ; mais quand je vois la Noblesse, le Clergé, le Parlement, la Bastille & le Fort Saint-Nicolas, couvrir la terre de leurs débris, je suis forcé de m'écrier : Providence, tu existes & tu es juste !

L'utilité reconnue pour la Nation dans un monument de l'espèce du Fort Saint-Nicolas, pourroit expier aux yeux des Citoyens sages & modérés le crime d'avoir servi d'instrument à la tyrannie pendant cent trente années ; mais quand par sa parfaite inutilité, il ne peut plus servir qu'à tourmenter les regards, en affligeant l'ame par un souvenir odieux, il n'est plus personne qui n'en voie la ruine avec plaisir, & qui ne désire qu'il n'en subsiste plus aucune trace. Tant qu'il existera, pourra-t-on oublier que c'est-là que le satrape C.......... ourdissoit ses trames contre la liberté naissante ; que c'est de-là qu'il semoit ces semences de discorde qui ont produit des fruits si amers pour la ville de Marseille, & dont le poison funeste n'a pas perdu encore toute sa force & toute son activité ? Si ce Fort a servi d'antre & de repaire à ce renard, ou plutôt à ce tigre caché sous la peau d'un renard, qui pourroit assurer à Marseille, qu'il ne pourroit pas receler un jour un ennemi encor plus dangereux ? Si l'ennemi vient, vous dira-t-on, comment vous défendrez-vous ? comment nous nous défendrons ! comme les Spartiates aux Thermopiles. Comme les Français se défendront à l'avenir. Nous irons sur le sol où fut cette odieuse forteresse, & là nous y périrons tous pour défendre nos foyers & notre liberté. Cha-

cun de nous sera une forteresse vivante, plus redoutable & plus redoutée de l'ennemi qu'un vain amas de pierres. C'est l'énergie de l'ame, c'est le mépris du danger, c'est l'amour de la liberté, c'est l'attachement à sa Patrie qui sont les véritables Forteresses, & plus invincibles que tous ces retranchemens inventés par l'art, mais dont l'art peut triompher.

Voilà sans doute à quoi se sont engagés les Citoyens de Marseille, en détruisant les Forts qui avoient l'air de les défendre; & ils pourront répondre aux autres Français qui se plaindroient qu'ils ont donné arbitrairement aux ennemis de la France une entrée chez eux, comme Bayard dans la Tragédie de son nom :

Voilà d'autres remparts dont vous ne parlez pas!

Il n'en faut pas d'autre à une Nation guerriere & vaillante. Soyez justes vous serez rarement attaqués; soyez braves, vous serez rarement vaincus. Aimez la liberté, on ne triomphera jamais entiérement de vous. Une Nation de vingt-cinq millions d'ames, dont il y en a au moins quatre millions en activité guerriere, peut-elle compter pour quelque chose, dans la masse de sa défense, un misérable Fort qu'on eût presque compté pour rien, dans le temps où faute de vertus on mettoit ces choses-là au premier rang des forces de l'Etat.

Ainsi donc les Marseillais, pourroient dire à quiconque leur reprocheroit d'avoir disposé sans le

consentement général d'une chose qu'ils ne possèdent que par indivis avec la Nation : Nous n'en avons agi ainsi, que parce que nous sommes persuadés que vous voulez notre bonheur, comme nous désirons le vôtre, & notre bonheur étoit sans cesse compromis par l'aspect de cette odieuse Bastille.

Obligés par des ordres supérieurs de l'abandonner à des gens dont nous ne pouvons connoître les sentimens secrets, nous aurions toujours été allarmés sur les machinations qu'elle auroit pu receler. Les probabilités, les invraisemblances même, se seroient changées en certitude pour nous. Jugeant par ce qu'on y a déja fait, de ce qu'on pourroit y faire encore, l'inquiétude, l'agitation, la crainte, auroient été notre éternel partage. Nous aurions eu beaucoup à souffrir de nos seules chimeres ; que seroit-ce s'il y avoit eu des réalités? Eh ! qui oseroit assurer que nous n'avons plus rien à craindre? Nous savons bien que l'on publie que nos ennemis sont réduits à la plus complette impuissance. Cela peut être ; mais il n'est pas de la prudence d'y compter. Dans le moment que l'on croit un incendie éteint, c'est alors qu'il se réveille avec plus de fureur ; & c'est l'image de l'état où nous sommes. Nous voyons de tous côtés percer des flammes à travers les débris dont la France est couverte. L'inébranlable fermeté & l'active surveillance de la saine partie de notre Assemblée Nationale intercepte, à la vérité, tous ces feux renaissans, mais elle n'a pu les étouffer encore. Nous devons donc toujours être sur nos gardes. Quel sort seroit le nôtre, si nous nous voyions encore en proie à des C.........., à des B..........? Ah ! quiconque connoîtra ces gens-là, ne sera pas surpris de nos

terreurs. Nous ſommes bien ſûrs de ne les pas revoir quand il n'y aura plus ici de baſtilles dans leſquelles ils ne pourront plus ſe barricader, car ils ſont encore, je crois, plus peureux que méchans. Nous comptons travailler pour la France entiere, en ôtant aux ennemis de la révolution ce point de ralliement. Marſeille a d'ailleurs des rapports de commerce & d'intérêt avec toutes les autres parties du Royaume, & ſa tranquillité leur doit être auſſi chere qu'à elle-même : le trouble & les factions n'ont déjà que trop nui à ſon commerce, qui ne doit déployer ſon activité que dans le calme & la paix, & je doute qu'on eût pu les voir s'établir ici ſolidement, tant que cet épouvantail auroit ſubſiſté, & qu'il auroit été dans des mains intéreſſées à en faire un foyer de la révolution.

Notre ſincere attachement à cette grande & ſainte révolution, eſt donc la cauſe eſſentielle & primitive de la deſtruction du Fort St. Nicolas, & ſi nous avons péché, c'eſt par trop de zele ; c'eſt parce que nous avons craint qu'il ne fût pour cette révolution une pierre d'achoppement, que nous l'avons proſcrit ; & cette proſcription eſt ſi générale, qu'il y aura bien peu de citoyens parmi nous qui n'ait contribué de ſes propres mains à ſa deſtruction, & chacun a cru en accumulant ſes débris, élever un monument à la liberté. Plut-à-Dieu, que la colere & la vengeance du peuple n'eût pu dans toute la France ſe déployer que ſur des pierres !

La chûte du Fort de Marſeille guérira peut-être les Miniſtres de la maladie de regarder la Garde Nationale de France comme des ennemis auxquels il pourroit être dangereux de livrer les fortifications

du Royaume, comme s'il y eût eu quelqu'un qui pût avoir un intérêt plus pressant de les conserver & de les défendre. Je l'avoue : je ne saurois regarder comme ami de la Nation, un homme qui a de pareils sentimens. Combien d'inductions je pourrois tirer d'une pareille conduite. Pour mettre en évidence leur façon de penser sur l'ordre qui s'établit, & combien j'y trouverois de données pour la résolution du problême que présente leur marche équivoque. Ce que je ne puis m'empêcher de dire, & ce qui ne peut être contesté, c'est qu'une allure plus franche de leur part auroit prévenu des désordres qui n'ont eu leur source que dans cette partialité ministérielle qui a autorisé des individus à mettre en évidence des sentimens dangereux qu'ils auroient bien sçu cacher s'ils avoient sçu leur déplaire.

Marseillais, vous avez détruit l'asyle du despotisme ministériel, & je vous applaudis; mais il en est un plus redoutable pour vous, & d'autant plus dangereux, qu'il prend sa naissance dans votre propre sein, & qu'il ne paroit être au premier coup-d'œil que l'exercice de votre propre volonté. C'est de tous les despotismes le plus intolérable. Car une Nation peut subsister sous la domination de tous les autres, tandis qu'elle s'anéantiroit infailliblement, pour peu qu'elle s'abandonnât à celui-ci. Il se forme tous les jours, d'une combinaison partielle, des caprices de la multitude. Sous son empire funeste chacun est tour-à-tour esclave & tiran; mais on n'a qu'un moment pour la tyrannie, & la vie entiere est un esclavage perpétuel. Si vous aviez dessein de vous livrer à ce monstre, je vous dirois: reprenez plutôt vos anciennes chaînes : rejettez loin

de vous ce ſigne glorieux que vous avez arboré & que vous n'êtes pas dignes de porter. Vous vous vantez de vouloir être libres, & vous vous livrez au plus cruel de tous les maîtres ! Vous conſerviez encore un caractere heureux ſous l'ancien régime ; mais ſous celui que vous avez adopté, on ne reconnoît plus ni des Français, ni des hommes. Prévenez une ſi fatale mépriſe, & prenant déſormais pour régulateur de tous vos mouvemens la chaîne des loix que l'Aſſemblée a formé pour votre bonheur, méritez le bienfait que les deſtins vous accordent, en vous donnant des Légiſlateurs, qui, dans les tems paſſés, n'ont point eu de modéles, & qui en ſerviront à tout l'avenir.